

Lettre du Pérou

Autor(en): **Simonin, Anne-Françoise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **80 (1971)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-683276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettre du Pérou

Il y a un an presque jour pour jour — c'était le 31 mai — un tremblement de terre réduisait à néant une partie du territoire péruvien, soit une superficie égale à celle de la Belgique et des Pays-Bas. Nous en avons déjà parlé à plusieurs reprises dans ces colonnes. Comme nous avons parlé aussi de l'élan de solidarité international qui s'était manifesté au lendemain de la catastrophe. Dans la phase des secours d'urgence, la Croix-Rouge suisse envoya pour sa part au Pérou des médicaments, des couvertures et des tentes. Puis elle décida d'affecter la somme dont elle disposait encore —

soit 1,1 million de francs — à la phase de reconstruction. Deux collaborateurs du Service fédéral de la Coopération technique en poste à Lima acceptèrent de procéder à une étude dans ce sens, puis de s'occuper de la mise en œuvre, de la coordination et du contrôle des travaux. Ceux-ci ont débuté en janvier 1971: reconstruction d'un hôpital à Pomabamba, dans la vallée de Conchucos, et érection d'un certain nombre de centres médico-sociaux. Dans ce dernier cas, il s'agit de la réalisation d'un projet commun de plusieurs sociétés nationales de la Croix-Rouge.

La jeune collaboratrice qui travaillait à notre service de rédaction l'année dernière, à l'époque de la catastrophe, a entrepris à titre privé un périple en Amérique du Sud en automne 1970. Grâce à l'amabilité des délégués suisses de la Coopération technique, Messieurs Tgetgel et Rychen, elle a eu l'occasion — rare — de se rendre dans la vallée reculée où l'aide de la Croix-Rouge suisse va se concrétiser et de vivre une dizaine de jours parmi la population particulièrement déshéritée qui l'habite. Voici ce qu'elle nous a écrit à l'issue de son voyage épique dans le Callejon de Conchucos. La Rédaction

Lors d'un voyage de quelques mois à travers l'Amérique du Sud et de passage pour deux mois au Pérou, j'ai eu l'occasion, avec mon amie Verena Feller, de me rendre dans le Callejón de Conchucos. But de cette «expédition»: voir la situation actuelle de cette région, dans laquelle diverses organisations suisses envisagent des projets de reconstruction.

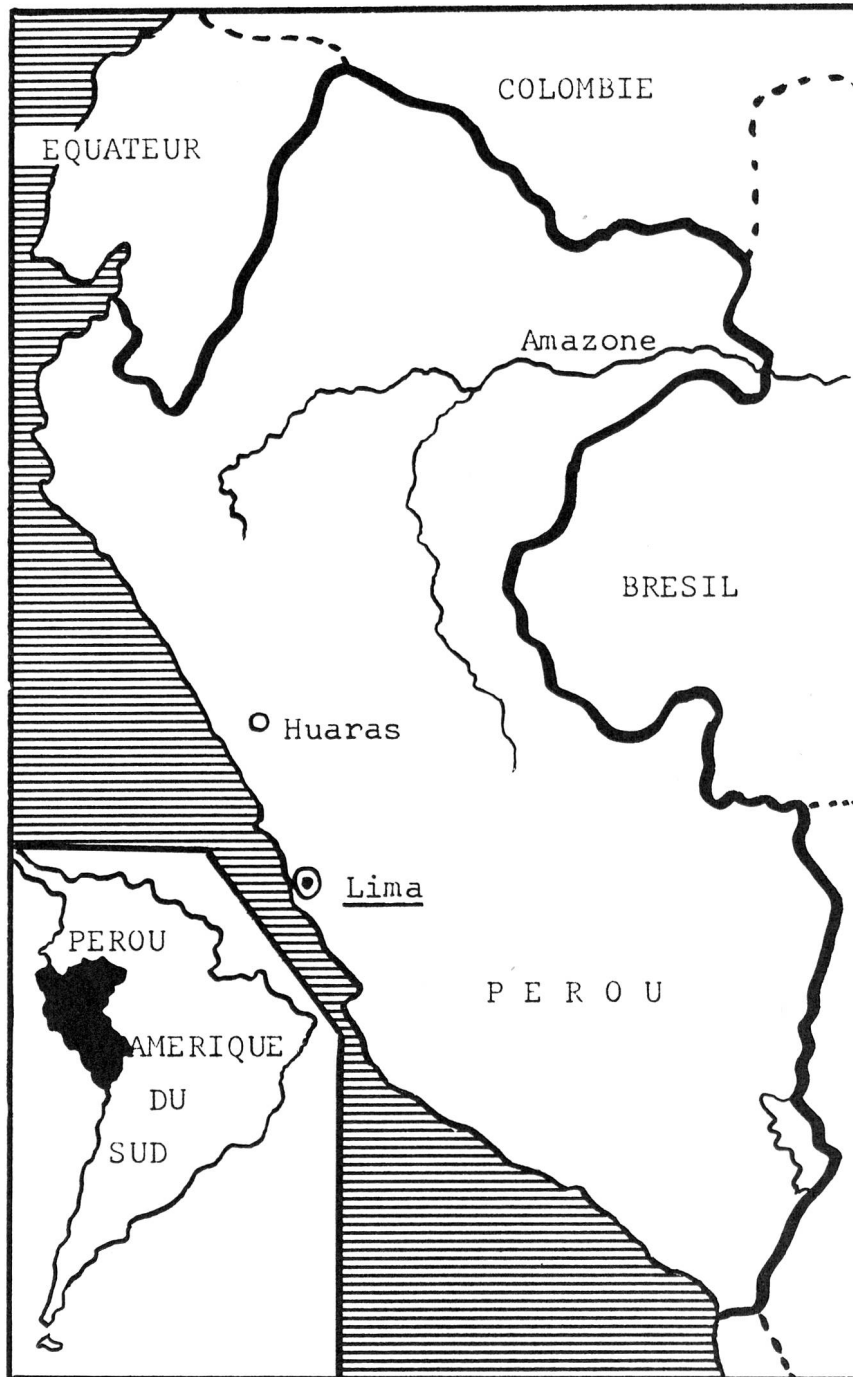
Nous voici donc prêtes à partir «à l'autre bout du monde» — c'est du moins l'impression que l'on a en rentrant à Lima. Il s'agit de Pomabamba (Callejón de Conchucos), à environ 800 km au nord-est de la capitale. Dès que l'on quitte la côte, la route n'est plus asphaltée et se rétrécit de plus en plus. Nous sommes terriblement secouées dans ces gros camions surchargés de médicaments, vêtements et meubles, mais bien contentes de n'avoir pas dû prendre un bus, car l'on ne sait jamais s'il ne terminera pas sa course dans un ravin. Notre progression est très lente, vu le mauvais état de la route. La nuit tombe, le froid se fait sentir, non sans raison, car nous allons monter jusqu'à 4000 m d'altitude. Nuit splendide, pleine lune. Impossible de nous arrêter en route pour dormir, car d'une part il n'y a pas la moindre localité, d'autre part

il fait trop froid dans le camion qui n'a d'ailleurs pas de chauffage! Nous avons bien essayé de somnoler pendant une petite heure, enveloppées dans des ponchos; mais, complètement gelées, nous avons repris notre route.

Le jour se lève lentement, jamais nous n'avons attendu le soleil avec autant d'impatience! Un ravissant paysage se présente à nos yeux: à notre droite, la Cordillère Blanche dans toute sa splendeur, avec ses sommets de 6000 à 7000 m et, devant nous, une verte vallée. Voici le premier village du Callejón de Huaylas. Le nom de cette vallée est tristement célèbre: personne n'a oublié ce tragique 31 mai 1970, qui a secoué le Pérou entier, et tout particulièrement cette région, de la superficie de la Suisse, faisant 70 000 victimes. J'ai été bouleversée en arrivant dans le premier village, Catac. Par la suite, nous verrons bien pire encore. Toutes les maisons, sans exception, se sont écroulées, l'on ne voit que des amoncellements de terre: une vision de lendemain de guerre. Les gens, misérablement vêtus, vaquent à leurs occupations, sans le moindre sourire aux lèvres. Dans ce village, comme dans tous ceux que nous allons traverser ensuite, des organisations nationales et étrangères ont installé soit des

tentes, soit des maisons préfabriquées à proximité des localités. Cependant, des gens continuent à habiter dans les ruines. Après ce premier contact avec cette misère inimaginable, nous poursuivons notre chemin en silence, nous gardant surtout de dire que nous avons sommeil ou froid aux pieds. L'on a envie de se faire tout petit. Cette vallée si belle, si fertile, dominée par une chaîne de montagnes couvertes de neige éternelle, est appelée «la Suisse péruvienne»! Mais son aspect a bien changé depuis la catastrophe. Quelle horreur de voir tous ces villages totalement ou partiellement détruits, comme s'ils avaient été bombardés!

Nous voici à Huaras, capitale du département d'Ancash, une ville très éprouvée. Nous nous promenons sur des mètres de décombres. Là où se trouvait autrefois une rue, il n'y a que pierres, planches et ferraille que l'on escalade. Les maisons restées debout sont toutes lézardées. Le séisme a causé énormément de victimes, car les gens qui se précipitaient dans la rue ont été ensevelis par les maisons s'écroulant sur eux; les ruelles n'ont en effet pas plus de 3 m de large. Nous traversons une immense place, au bout de laquelle un bulldozer, monstre jaune, déblaie les restes d'une maison, dans un



immense nuage de poussière. Les gens, apathiques, assis par terre, regardent. Peut-être était-ce leur demeure. Ce que je prenais pour une place n'en était pas une avant le 31 mai 1970: c'était une des rues principales avec deux rangées de maisons, que le bulldozer a déjà rasées. Il ne reste pas grand-chose de la cathédrale. D'ailleurs, dans toute la vallée, la plupart des églises se sont complètement écroulées, il n'en subsiste en général que l'autel principal.

Reprenons notre route. Je savais que Yungay, ville de 20 000 habitants, avait totalement disparu, mais voir

ce qu'il en reste est tout simplement atroce. Je rappellerai brièvement qu'à cet endroit, quelques secondes après le tremblement de terre, une partie de glacier s'est détachée du Huscaran, montagne de 6700 m. Elle a entraîné avec elle une masse de terre, de boue et de rochers qui a englouti toute la ville: c'est le chaos. Une immense étendue de terre grise et d'énormes blocs de rochers forment une masse de plus de 10 m de profondeur sous laquelle est ensevelie toute la ville; de simples petites croix blanches ça et là. En plein milieu de ce désert surgissent quatre palmiers: c'était autrefois la Plaza de

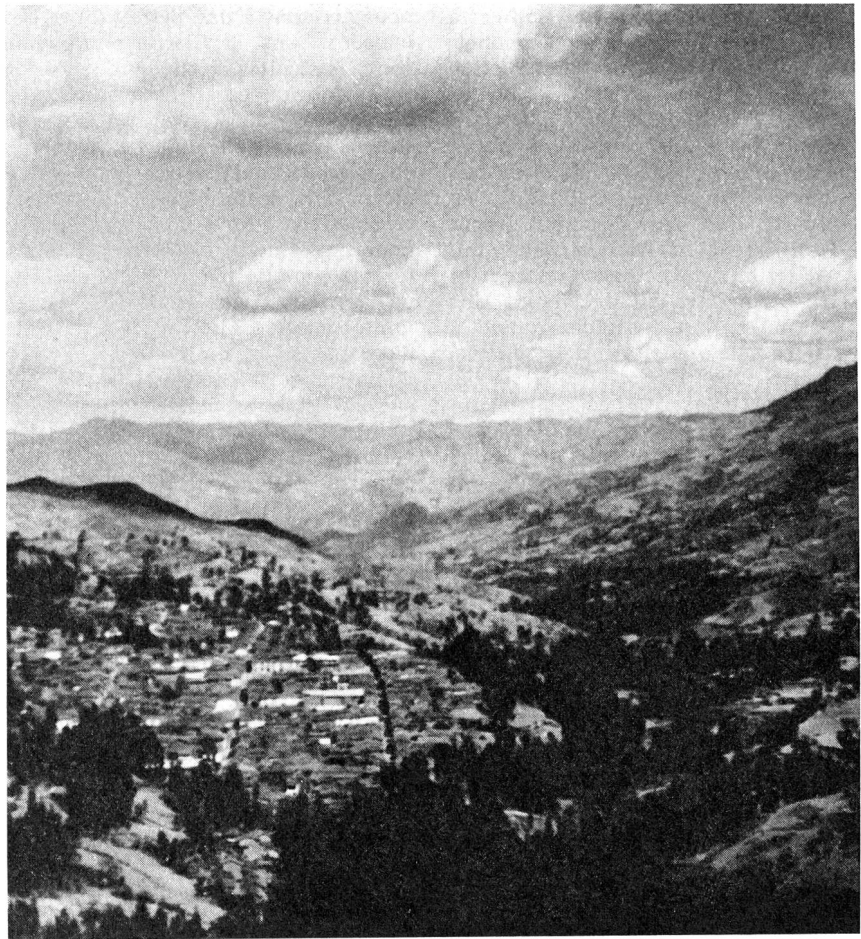
Armas de cette ravissante petite ville. A l'arrière-plan, surélevé, le cimetière, et, au haut de la colline, une grande statue du Christ étendant ses bras sur ce désert gris, image presque dérisoire.

Un autre village: Caras. Je fais quelques pas pour me dégourdir les jambes et j'aboutis dans un cimetière en ruines: dévasté, cercueils fendus, squelettes gisant dans tous les coins. Atroce tableau.

Mon amie et moi sommes complètement bouleversées par la traversée du Callejón de Huaylas. Tard le soir, nous arrivons à Yungaypampa. Nous passons la nuit dans une maison préfabriquée, en tôle ondulée. La propriétaire me raconte qu'elle possédait un hôtel qui a été arraché par les flots du Rio Santa.

Après une troisième journée en camion, sur une route tortueuse, avec des montées et des descentes sans fin, des croisements extrêmement difficiles, des éboulements de pierres, nous arrivons enfin à la tombée de la nuit à Pomabamba, but de notre voyage. Ce village se trouve dans le Callejón de Conchucos, à l'est du Callejón de Huaylas, dont il est séparé par la Cordillère blanche que nous avons contournée. C'est un village de quelque 11 000 âmes, à première vue pas trop atteint par le tremblement de terre; toutefois beaucoup de maisons sont lézardées et détériorées à l'intérieur. Son accès difficile le coupe complètement du reste du monde. Il n'y a pas d'électricité dans toute la localité. Nous sommes chaleureusement accueillies par le Padre Lorenzo, un prêtre italien vivant à Pomabamba depuis de nombreuses années. Grâce à lui et aux trois religieuses — deux Argentines et une Italienne — chez lesquelles nous avons eu la chance de pouvoir loger, nous avons passé 4 jours des plus intéressants dans cette région. Nos journées ont été bien remplies:

Bientôt Pomabamba, but du voyage. Ce village se trouve dans le Callejón de Conchucos, à l'est du Callejón de Huaylas, dont il est séparé par la Cordillère blanche que nos voyageuses ont contournée.



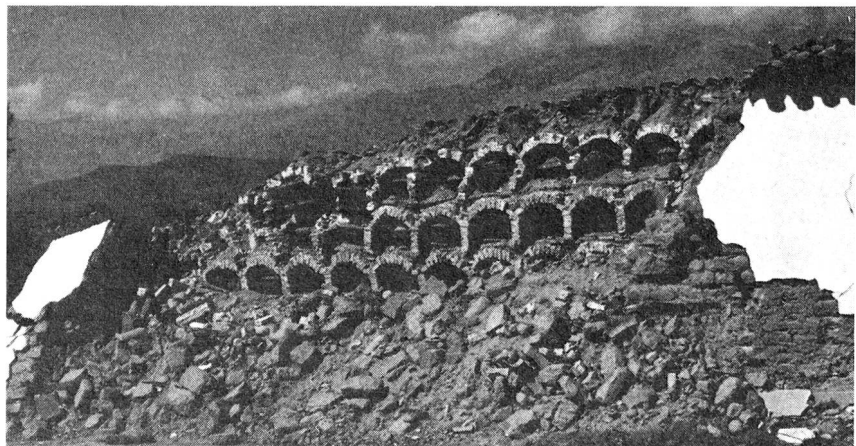
Visite de l'hôpital actuel de Pomabamba

Pour tout personnel, il s'y trouve un médecin indigène, un dentiste, pas d'infirmières, quelques auxiliaires sanitaires (on ne sait pas trop quel titre leur donner) ayant suivi un cours de quelques mois. L'équipe est payée par l'Etat. Le médecin ne travaille que le matin, du lundi au vendredi. Appareils et instruments font défaut, l'équipement est dérisoire. Peu de médicaments, peu de plasma. Il existe dans le village une pharmacie qui ne semble pas être très bien fournie, d'après ce que j'ai pu en juger. Lors du tremblement de terre, le premier étage de l'hôpital

s'est écroulé. Comme je l'ai déjà mentionné, il n'y a pas d'électricité. La section des hommes est composée de 11 lits, celle des femmes de 4 lits; un simple rideau les sépare, dans la même salle. Il se présente en moyenne 20 patients par jour; ceux-ci n'ont rien à payer ni pour les consultations, ni pour les médicaments. C'est ce que m'explique le médecin. J'ai remarqué plusieurs maisons de pavatex à proximité de l'hôpital. En discutant avec le médecin, je lui ai demandé pourquoi ces baraques n'étaient pas habitées. On prévoit effectivement d'y loger les

patients ainsi que le personnel soignant, mais étant donné qu'il manque encore les portes et les sols, elles sont inutilisables pour le moment. D'autre part, il s'avère que le pavatex n'est pas adéquat pour ce climat, car il absorbe l'humidité et la saison des pluies est abondante, ici.

Pas la moindre opération ne peut être faite sur place. Le patient doit être transporté soit à Huaras (400 km), soit à Lima (800 km), et il a ainsi le temps de mourir 3 fois en cours de route — et quelle route! N'étant pas spécialiste en la matière,



Ce cimetière de Caras dévasté: une vision apocalyptique.

je vais simplement me limiter à donner mes impressions personnelles. A mon avis, la construction immédiate d'un hôpital à Pomabamba est indispensable. Il faut pouvoir hospitaliser un plus grand nombre de patients et fournir bon nombre d'appareils médicaux, en espérant que ces derniers seront effectivement utilisés à l'hôpital! Avec les moyens actuels, l'on ne peut faire qu'un «travail de singe». Une question se pose toutefois: quand il existera un hôpital de 30 lits, trouvera-t-on les médecins et le personnel soignant nécessaires qui voudront bien venir travailler dans ce coin absolument retiré du monde? L'année dernière, une nouvelle loi est sortie, prescrivant aux étudiants en dernière année de médecine de faire un stage d'un an dans une localité quelconque, avant de passer leurs examens finals.

Les écoles

Elles se sont en partie écroulées, on manque de place. Les élèves des classes primaires étudient sans livres scolaires! Il n'existe pas non plus de jardin d'enfants. C'est un point très important à mon avis, car c'est justement la jeunesse qu'il faut instruire et c'est à elle qu'il faut apprendre les principes de base, au point de vue hygiène, par exemple (elle laisse vraiment à désirer!). En prenant la jeunesse en main, la condition de vie de cette population pourra — peut-être — s'améliorer petit à petit.

Les religieuses, actuellement au nombre de trois, ont l'intention d'ouvrir une garderie d'enfants: ceux-ci traînent toute la journée dans la rue, n'ayant pas de «chez soi» et leurs parents n'ont pas le temps de s'en occuper. Mais elles sont déjà surchargées de travail. Les locaux et l'argent manquent, il n'en est donc pas question pour le moment.

Leur manière de vivre

Il est absolument impossible d'imaginer la misère dans laquelle vivent les gens de Pomabamba et des environs. Et je ne décris qu'un village parmi mille autres dans la même situation. Il règne une grande pauvreté au Pérou, autant dans la Sierra que sur l'Altiplano. Mais elle est certainement plus marquée encore dans la montagne, où le climat est plus rude et où les villages des vallées d'accès extrêmement difficile sont plus abandonnés.

Mon amie et moi avons eu l'occasion d'accompagner une des religieuses dans ses visites aux familles en dehors de la localité, dans la montagne. Après une heure à cheval, nous

nous arrêtons à une petite hutte. Les maisons dans la Sierra péruvienne sont construites d'«adobes», (sorte de tuiles fabriquées en terre non cuite, séchées à l'air), avec un toit en «ichu», genre de chaume. En général, elles sont constituées d'une seule pièce sans fenêtre, avec un sol de terre battue. Nous avons pris avec nous une fillette nous servant d'interprète, car la majorité des Indiens ne parlent pas l'espagnol, mais uniquement le quechua. Ça grouille d'enfants sales, en haillons ou nus, de chiens et de cochons. Des femmes en loques, avec plusieurs jupes les unes sur les autres, comme c'est la coutume au Pérou, pouilleuses, leur chapeau melon sur la tête, leurs deux nattes à moitié défaits. L'une donne le sein à son enfant de trois ans; l'autre est assise par terre absente, mâchant du coca; la troisième file la laine. Nous nous adressons à l'une d'entre elles. Elle est célibataire, a six enfants, vit avec eux dans sa petite hutte. Nous y pénétrons: tout est sombre, il ne s'y trouve pas un seul lit, à peine de la place pour quatre. Dans un coin, un foyer et quelques marmites sales. Elle nous explique que certains de ses enfants dorment accroupis, appuyés contre le mur. (Le médecin m'a d'ailleurs dit que beaucoup de personnes se plaignent en général de douleurs dans le dos et de rhumatisme, ce qui n'a rien d'étonnant!). Je remarque de grands trous dans le toit par où l'eau doit évidemment pénétrer lors des pluies qui sont abondantes et fortes en cette saison. On demande à la femme si elle a des animaux: «Oui, une vache. — Donne-t-elle au moins le lait à ses enfants en bas-âge? — Non, elle le vend pour acheter du coca et du sel.» Et que mangent ces gens? Des pommes de terre, parfois du maïs, c'est tout. Il n'y a ni légumes ni fruits, la viande est pratiquement inexistante.

Vreni et moi avons passé d'intéressantes soirées à la lueur des chandelles, à discuter de ces problèmes avec les trois religieuses. L'une d'elles a l'intention, dans un proche avenir, de s'occuper de l'alphabétisation des paysans isolés dans la montagne, dans les environs de Pomabamba. Elle veut, en outre, apprendre aux femmes à coudre, leur donner des cours d'hygiène en général, de soins aux bébés, etc. Ceux-ci vivent pour la plupart dans la crasse la plus inimaginable. Enveloppés dans des chiffons, ils traînent dans la boue, comme de petits chiens, et ils attrapent de vilaines maladies de peau. Et je ne parle pas du problème de la sous-alimentation. J'ai vu un bébé dont le corps entier était couvert d'une croûte purulente. Sa mère venait chercher des habits et des médicaments chez les Sœurs qui

en distribuent à la population, aux plus nécessiteux. Et pendant toute la journée, les Indiens forment une longue queue devant le couvent, en attendant patiemment leur tour.

Nous avons toutes deux été frappées par l'activité de la jeunesse de Pomabamba. Les quelques jeunes gens qui poursuivent leurs études à Lima retournent dans leur village pendant les grandes vacances. Ce sont eux qui entraînent les autres et éveillent leur intérêt. Ils organisent des conférences et des discussions.

Piscobamba

Un autre jour, nous nous rendons en jeep à Piscobamba, un village voisin d'environ 4700 habitants. L'école a été détruite par le séisme. Il n'y a pas de prêtre ni de médecin; celui de Pomabamba s'y rend seulement en cas d'urgence. Les gens se plaignent d'être abandonnés. Je visite le «centro de salud»: deux pièces en location servent d'hôpital et de pharmacie! L'auxiliaire sanitaire, un tout jeune indigène, m'explique qu'il manque de médicaments: il n'a que quelques échantillons, don d'un pays étranger après la catastrophe. Pas de désinfectants, pas d'antibiotiques ni de vitamines, par exemple. Je cherche, en vain, un lit! Résultat: les gens ne viennent pas se faire soigner, il n'y a pas de quoi! Là aussi, un dispensaire est absolument nécessaire.

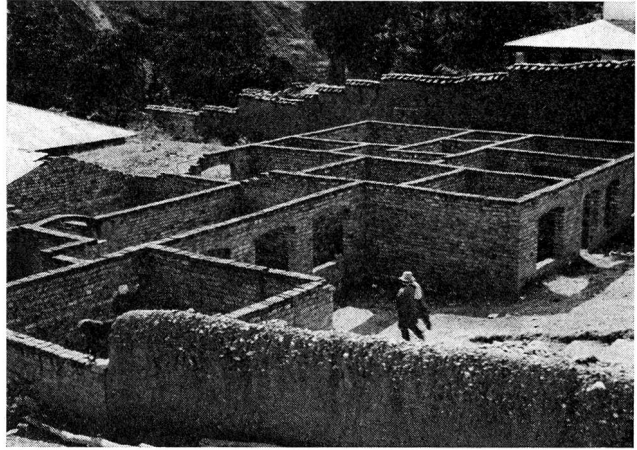
Mon amie et moi avions la ferme intention de nous rendre aussi à Huari, ville dans le sud de la même vallée. Nous savions que la route y menant n'existe pas entre Piscobamba et San Luis (la liaison est prévue pour 1972), et nous étions décidées à faire le trajet à cheval: 3 jours. Mais, étant donné la mauvaise saison, les nombreuses chutes de pluie et les éboulements, il ne nous a malheureusement pas été possible de nous mettre en route. «A certains endroits, même un cheval ne pourrait pas passer, tellement il y a de boue», nous raconta un homme qui venait de faire le trajet à pied. Nous voulions donc nous y rendre par le sud, sur le chemin du retour. Pas de chance, la route venait d'être coupée, là aussi. Dommage, car à Huari, le «groupe suisse» a également prévu des projets de reconstruction.

Comme on pourra le constater d'après ce petit rapport, du moins je l'espère, la population de Pomabamba et environs — et, je le répète, ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres au Pérou — a un grand besoin d'aide, avant tout dans le domaine médico-social, pour commencer.

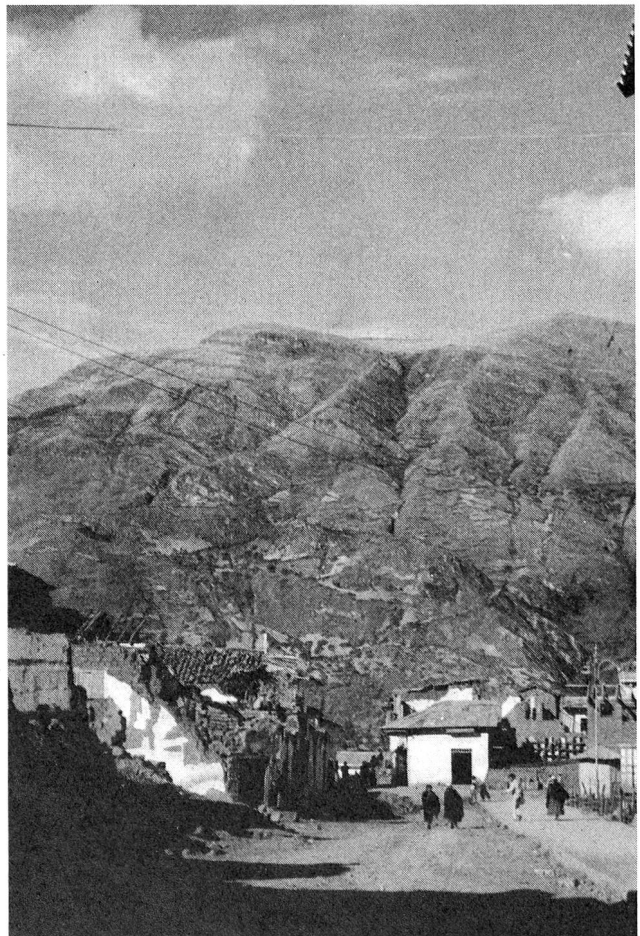
Lima (Pérou), le 6 mars 1971
Anne-Françoise Simonin



Un autre village encore: Sihuas, où l'installation d'un centre médico-social est prévue. La Croix-Rouge suisse qui s'est engagée à financer la reconstruction de l'hôpital de Pomabamba pour une somme de Fr. 800 000.— environ participera aussi à la réalisation d'un projet commun de plusieurs Sociétés nationales de Croix-Rouge consistant précisément à aménager des centres médico-sociaux polyvalents dont bénéficiera toute la population.



Partout les écoles se sont partiellement écroulées. Sur notre photo: l'école des filles de Huari, au sud de la vallée. La Coopération technique suisse y a également des projets de reconstruction.



En moins d'une minute et demie, plus de la moitié des constructions de Huaras, principale ville de la vallée de Huaylas ne sont plus que des tas de pierres. Mais d'autres villages encore seront détruits.